

ALGER, MISE EN TEXTE ET DISCOURS – AFIFA BERERHI

Mardi 3 mai 13h-15h

Dans le programme de « l'Université Pour Tous », entre autres, le thème de la ville a été retenu pour la multiplicité des approches qu'il offre, géographique, historique, sociologique, culturel et artistique... Sujet ouvert qui permet de multiples entrées.

Pour ce qui nous concerne, nous nous rapportons aux œuvres littéraires. C'est la matière romanesque qui nous préoccupe : comment l'imaginaire capte et traduit une réalité, qu'elles sont les images qui en sont données et se faisant quels discours se construisent.

Sur le choix de la ville : Alger. Cela aurait pu être n'importe quelle ville d'Algérie notamment les vieilles cités millénaires comme Constantine ou Tlemcen ou Ghardaïa, quelques-unes des villes qui jouissent d'une documentation des plus fournies.

Mon critère d'élection de la ville d'Alger est simple, c'est que le nom recouvre à la fois une ville et un pays ; et c'est déjà là tout un discours dans la mesure où les désignations de la ville sont reçues comme les indicateurs du pays du seul fait que ville et pays partagent un même nom. D'où l'importance de la nomination comme objet d'études théoriques. La bibliographie signalée, absolument succincte, seulement indicative, est pour informer de la démarche et conclusions auxquelles on parvient quand on interroge un texte en l'occurrence littéraire à partir du système de dénomination mis en place.

Sans entrer dans des développements théoriques, j'en donne de préférence des illustrations.

Par exemple, dans la littérature des voyageurs du 19^e siècle, y compris celle des Algérienistes, quand il s'agit de la description de la Casbah, ce qui est décrit avec récurrence et qui donne lieu à la construction d'une stéréotypie, se sont les maisons aux façades aveugles, sans ouverture sur l'extérieur, topographie toute singulière avec ses escaliers qui montent et descendent, ses voutes, ses venelles qui tournent ou en cul de sac... au final, la Casbah renvoie l'image du labyrinthe, du dédale dont les occurrences sont très fortes. Par référence à la définition de ces mots et à la mythologie, ils sont les plus à même à exprimer le sentiment d'égaré et d'étrangeté qui saisit le voyageur habitué à parcourir un espace géométrique, rectiligne, celui qui prévaut par exemple en France à partir du 19^e siècle. Aussi, la mention de la Casbah comme espace labyrinthique rend compte de la prégnance de la vision exotique dans les récits des voyageurs de cette période.

Autre exemple, dans cette même catégorie de récits, lorsqu'il s'agit de la description du port, de la rade, du penon, ce qui est convoqué invariablement se sont les rappels historiques et mythologiques de la Grèce antique et de Rome en évoquant les premiers noms, Eicosi puis Ikosium, attribués à la ville avant d'être dénommée Djazaïr Beni Mezgana par les Sanhadja puis Alger depuis la conquête. La référence à la dénomination grecque puis latine de la ville n'est pas innocente parce que ces noms, mais pas seulement, apportent la preuve pour les Algérienistes que l'acte de naissance d'Alger et donc de l'Algérie est le fait de la Grèce et de Rome et par conséquent il y aurait là matière à légitimer la conquête. Par cet exemple, la dénomination, jamais neutre, infléchissant toujours un positionnement, est l'acte par lequel se dit le fait de possession, d'appropriation, de réappropriation. Dès lors on comprend aisément pourquoi au lendemain de l'indépendance les lieux ont été rebaptisés, parfois par simple

traduction phonétique d'une langue à l'autre, comme Beaulieu devenant Mandharjamil pour ne citer qu'un exemple.

Aujourd'hui on peut s'interroger sur « le phénomène » de pseudo nomination en cours et concernant le programme de relogement. On peut constater qu'invariablement les ensembles construits sont désignés, en lieu et place d'une dénomination signifiante, par « Cités des x logements ». Autrement dit, une désignation anonyme mettant l'accent sur la seule référence quantitative. Le discours immédiat qui s'énonce derrière cela est que l'état répond à la demande des citoyens et de manière massive puisqu'il suffit d'additionner les chiffres cités et inscrits pour atteindre un total faramineux. L'autre discours qui s'invite en creux, est que le trop grand nombre ne s'encombre pas de la qualité. L'urgence du logement est une priorité, donner un toit et pas nécessairement du confort tant à l'intérieur de ces logements que dans leur environnement ce qui présage d'une dégradation à multiple facettes, du reste déjà visible. Ainsi, comme on peut le constater, la dénomination à elle seule est en mesure de traduire les données de la politique du logement entreprise et de celle de l'urbanisme en général.

Partant de ces exemples significatifs qui illustrent par ailleurs quelques points de théorie de la nomination, on peut interroger sous cet angle quelques textes littéraires d'auteurs algériens des années 80.

Le corpus : Pourquoi des auteurs algériens ? Il s'agit pour nous de privilégier le regard intérieur, le regard de soi sur soi. Est-il en rupture avec celui qui a prédominé en période coloniale ou, dans quelle mesure le reconduit-t-il, quels les glissements de sens se produisent, qu'est-ce qui intervient comme élément nouveau.

Pourquoi les années 80 ?

Les années 80 sont généralement perçues comme celles de l'amorce de la rupture avec le roman engagé né dans les années 50, avec le roman de l'engagement révolutionnaire et du réalisme socialiste, dominant jusqu'à la fin des années 70. Le contexte politique, idéologique en mutation n'est certes pas sans conséquence sur les expressions littéraires, culturelles d'une manière générale. Et on sait de quelle manière forte le besoin de changement s'est exprimé. Au plan de l'écriture, les perceptions sur la ville s'en trouvent modifiées, elles se multiplient et diffèrent les unes des autres, cependant qu'on voit naître une stéréotypie inédite où Alger suscite autant la fascination que la déception. C'est que la description de l'espace, celui de la ville, est un lieu d'inscription de la socialité. La vision mitigée qui se dégage des romans considérés montre aisément que dans ces années 80, l'algérien se situe dans l'intervalle de l'indécision, au centre de forces oppositives, d'idéaux existentiels antithétiques cela même qui détermine sa vision de l'espace qu'il occupe.

Nous proposons d'en faire la démonstration en nous concentrant sur les écrits de quelques écrivains au regard de leur notoriété et que l'on énumère ici dessous selon le nombre décroissant des occurrences qu'ils comportent, relatives à la ville, que celle-ci soit dénommée Alger, Casbah ou désignée d'une manière allusive reconnaissable.

Un corpus de 13 romans :

-Assia Djebar, 1985, *L'Amour la fantasia* et *Ombre sultane*, 1987.

-Rachid Boudjedra, 1982, le démantèlement – 1984, La Macération – 1986, La Pluie – 1991, Le désordre des choses –

-Tahar Djaout, 1981/1991 L'Exproprié – 1987 L'Invention du désert – 1991 Les Vigiles

-Rachid Mimouni, 1989 L'Honneur de la tribu – 1984 Le Fleuve détourné

-Mouloud Mammeri, 1991 La Traversée

-Habib Tengour, 1983 Le Vieux de la montagne – 1985 Sultan Galièv.

Bibliographie

-Amossy Ruth, 1991, Les idées reçues. Sémiologie des stéréotypes. Paris Nathan.

-Aziza Mohamed- Siblot Paul, 1992, Regards croisés. La ville de l'autre. Université Paul Valéry-Montpellier III / Université euro-arabe itinérante. Editions Espace 34.

-Barberis Jeanne-Marie, 1995, Ville et espace. Les chemins de la parole. Thèse de doctorat d'état. Montpellier III.

-Siblot Paul, 1995, Comme son nom l'indique. Nomination et production de sens. Thèse de doctorat d'état. Montpellier III.

-Khadda Naget- Siblot Paul, 1996, Alger, une ville et ses discours, Université Paul Valéry Montpellier III, Collection « Le fil du discours ».